



# REVUE SPIRITE

JOURNAL

## D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

17<sup>e</sup> ANNÉE.

N<sup>o</sup> 11.

NOVEMBRE 1874.

### Les enfants sont plus âgés que leurs pères.

Sous ce titre : *Frédéric van de Kerckhove*, le *Journal des beaux-arts* de Belgique, directeur M. Ad. Siret, dans son numéro du 15 septembre dernier, publie la biographie d'un jeune et déjà célèbre paysagiste, mort à l'âge de 10 ans et 11 mois, le 12 août 1873. Nous en extrayons les passages suivants :

*Sa vie !...* Dix ans, c'est-à-dire la première étape de l'homme, celle pendant laquelle il a appris à ouvrir les yeux, celle où il commence à peine à comprendre, celle enfin qui n'est plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour. Dix ans ! à peine naître, puis mourir ; passer d'une aurore à une autre, sans transition presque appréciable ; pas même l'*espace du matin* des roses, juste assez pour justifier l'idée que la vie est un éclair, et pourtant... laisser un nom !

Frédéric ou Fritz van de Kerckhove naquit à Bruges le 4 septembre 1862. Il naquit souffreteux de corps, mais lucide et vaillant d'esprit. Du jour de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort, ce fut une longue souffrance. Il n'eut peut-être pas une nuit de repos et on ne le conserva qu'à force de soins et de tendresse. Tout en lui avait pris, au moral comme au physique, un développement anormal, ainsi qu'on le remarque chez tous ces petits êtres que nous nous permettrons d'appeler plus grands que nature et qui ont jeté sur la terre un extraordinaire éclat. Fritz eut une intelligence qui se manifesta dès ses premières années, avec une force et une lucidité remarquables ; fils d'un artiste distingué, et presque continuellement dans l'atelier de son père, ses premiers regards tombèrent sur des œuvres d'art, et, chose que pourrait expliquer sa tristesse native, ses premières attractions furent pour les cieux assombrés et couverts, les arbres muets mais vivants, les perspectives lointaines

et infinies, en un mot, pour la nature dans ses heures les plus mélancoliques, tandis que son père ne s'adonnant qu'aux sujets de genre, ne pouvait guère lui parler que de cela et ne lui montrer l'exemple que de cette dernière peinture.

Vers l'âge de sept ans, son intelligence prit un rapide essor. Les choses exactes avaient peu d'empire sur lui... Ses pensées s'envolaient souvent au delà de la vie terrestre, il demandait des renseignements sur la vie future. Souvent il demandait s'il allait mourir. Cette préoccupation qui le dominait était pour ses malheureux parents un supplice atroce. Vainement il eût cherché à la dissimuler, elle planait sur lui et sa tendresse pour les siens en augmentait d'autant plus. Dans sa toute première enfance, dès qu'il sut parler et comprendre, il se préoccupait de Dieu, de ce Dieu qui avait fait le ciel, les arbres, la terre, l'eau et les fleurs. De bonne heure, comme toutes les âmes vraiment tendres et élevées, il aima les pauvres avec une force qui tenait de la passion. Très souvent, en leur faveur, il dépouilla d'autorité et à l'insu des domestiques, l'office de la maison paternelle, déjà très généreuse à l'endroit des malheureux. Le soir il s'en allait dans le voisinage voir ses pauvres, vivre et jouer avec eux dans l'adorable intention d'adoucir par ce contact des vies pénibles et restreintes. Il leur portait de petits tableaux faits par lui, en même temps que des vivres et des joujoux. Quand le cher et miséricordieux enfant entrait là, c'était comme un rayon de soleil et tout le monde se sentait réchauffé.

Un jour Fritz ne vint pas. Il était mort. Un épanchement au cerveau l'avait enlevé. Il était parti d'ici-bas sans avoir l'air de souffrir; il était allé chercher le mot de ce grand secret qui fut peut-être le ressort de sa vie et la source de tant de mélodieuses rêveries dont nous parlerons plus loin.

La ville de Bruges tout entière qui connaissait et aimait l'enfant prodige, non à cause de son talent, mais pour la beauté et la bonté de son caractère, lui fit des funérailles spontanées. Aujourd'hui encore les pauvres bien-aimés de Fritz vont une fois par semaine visiter le tombeau de ce petit enfant de dix ans, et saluer en priant l'ombre chérie de celui dont ils sont désormais les orphelins...

*Son œuvre !...* C'est ici que l'auteur de cette notice se sent impuissant à accomplir sa tâche. Ce n'est pas qu'il ait peur de céder à son enthousiasme, il s'y laisserait bien volontiers aller, convaincu que le public, en cela, ira peut-être plus loin que lui; ce n'est pas qu'il s'effraye de difficultés d'appréciation que pourrait rencontrer

l'analyse à laquelle il veut se livrer. Ce n'est pas tout cela ; mais il y a, dans l'œuvre de Frédéric Van de Kerckhove, ce petit enfant de génie, une note mystérieuse et sublime qui épouvante l'écrivain. Lorsqu'une tempête éclate, vomissant la foudre et le tonnerre, l'homme anxieux et affolé s'incline, il attend, frissonne et se trouble. L'inconnu le possède et le terrifie. C'est ici notre cas. Devant l'œuvre de Fritz, l'inconnu nous possède, il nous écrase, car nous devons admirer et sentir sans comprendre. Sans comprendre ! lecteur, voilà le plus grand supplice auquel la raison puisse être condamnée, et cela devant le travail d'une petite créature tellement jeune qu'elle pouvait encore se souvenir du lait de sa mère !

Le défaut de place nous empêche de suivre l'auteur dans les allures et la manière de travailler de l'enfant. Disons seulement qu'à sept ans, *sans savoir dessiner*, Fritz ébauchait des séries de petits paysages parfaitement caractérisés. De huit à neuf ans, il s'amusait à copier à l'huile des paysages gravés à l'eau-forte. Jamais cela ne ressemblait à l'original. L'enfant y mettait son sentiment à lui, lequel se traduisait toujours par un ton de coloration particulier. Tous les tableaux ou plutôt tableautins sortis de son couteau à palette, sont d'une profondeur de mélancolie que jamais artiste ancien ni moderne n'a su obtenir. Les premières impressions, il les reçut dans les environs de Bruges et de Blankenberghe. Tout paysage l'exaltait et l'attristait. Que voyait-il dans cette reproduction de la nature ? Quel chant de tristesse et de douleur venait donc emplir cette petite âme pour qu'elle débordât ainsi en pleurs et en élégies ?...

Son œuvre s'élève à plus de trois cent cinquante petits panneaux. Il en faisait parfois plusieurs dans une journée. 150 environ sont en possession de la famille. Dans le cours de l'analyse qui est très longue, l'auteur cite des panneaux qu'on saluerait s'ils étaient signés Diaz, Salvator Rosa, Corot, Van Goyen, Hobbema, Th. Rousseau, Courbet, Decamps, Ruisdael.

C'est de l'art français que se rapprochent, d'une manière particulièrement visible, le goût et les tendances de Fritz. Il en a la spontanéité, l'initiative, le sentiment et l'esprit. D'où lui est venue cette espèce d'assimilation ? De nulle part. Il sentait ainsi par lui-même, car l'enfant n'a jamais connu les nuances qui différencient les écoles. *Il a peint ce qu'il a vu*. Voilà l'école où il est né et où il a vécu sa petite vie...

Fritz ne sut jamais faire autre chose que le paysage qu'il jetait

pour ainsi dire en une fois sur son panneau, ainsi que nous l'ont déclaré ceux qui l'ont vu travailler, entre autres Victor Van Hove. Le 31 août dernier, Edouard Richter, le puissant coloriste français, eut accidentellement l'occasion de voir une vingtaine de panneaux de Fritz, et il félicita le propriétaire de posséder des esquisses de Théodore Rousseau en si grande quantité (1). On eut toutes les peines du monde à détromper Richter, et, quand il connut la vérité, l'artiste ne put s'empêcher de verser une larme sur tant d'avenir évanoui... Toutes les études de Fritz (ses études, en définitive, ne sont que cela) constituent, pour les artistes qui pensent, une des plus profitables leçons qui se puissent donner, car on peut y voir ce qui ne s'est encore jamais produit : la manifestation d'une intelligence dans sa pureté native et n'ayant subi l'influence d'aucun contact extérieur.

Une situation semblable ne s'est jamais rencontrée dans la vie des arts, et c'est pourquoi nous y attachons une importance spéciale. En supposant que les progrès du jeune peintre se fussent régulièrement et mathématiquement accentués, il serait devenu le plus grand paysagiste du monde. Nous désirons ardemment que cette opinion soit contrôlée. Fritz, dans son œuvre, est une étude à faire, et nous serions heureux de penser que cette œuvre put être exposée devant le public pendant un certain temps, pour être méditée et admirée... L'exposition dont nous venons de soulever le sujet permettra ce contrôle; elle révélera au pays ce Pic de la Mirandole de l'art. Plus malheureux que lui, notre enfant sublime mourut vingt ans plus tôt, non moins digne de la légitime célébrité dont nous demandons aujourd'hui à la patrie la reconnaissance et la consécration.

Adolphe SIRET.

*Écho du Parlement, Écho de Bruxelles.*

2 octobre 1874.

M. Ad. Siret a fait à l'Académie (classe des beaux-arts) une communication verbale au sujet d'un enfant de dix ans et onze mois. Frédéric Van de Kerkchove, de Bruges, mort récemment, et qui a laissé une œuvre considérable, composée d'environ 350 petits

(1) Le croirait-on? à l'heure qu'il est, quand la cendre de Fritz est à peine refroidie, la spéculation s'est déjà emparée de ses travaux. Plusieurs de ses petits panneaux circulent dans le monde des marchands avec le nom de Diaz. Double profanation qu'il faut s'attendre à voir pratiquer sur une plus grande échelle!

panneaux peints. M. Siret a présenté aux membres de la classe une vingtaine de ces panneaux, représentant tous des paysages peints avec un aplomb et un talent qui ont provoqué dans l'assemblée une vive émotion et un enthousiasme qu'elle a exprimé en formulant, sur la proposition de MM. Alvin et Fétis, le vœu que les œuvres de ce génie, si prématurément enlevé aux arts et à la patrie, soient exposées publiquement à Bruxelles. Le bureau a remercié M. Siret pour son intéressante communication et décidé qu'une notice sur Frédéric Van de Kerckhove sera publiée dans les Bulletins de l'Académie.

*Remarques.* — Cette situation d'un enfant prodige n'est pas nouvelle : le Spiritisme l'a depuis longtemps expliquée, par la plume de l'un de ses fils le plus autorisé, dans la *Revue* de 1858 et dans les cinq livres fondamentaux de la doctrine. La lecture de ces ouvrages ne laisse pas un seul doute dans l'Esprit du chercheur sans préjugés, qui sait, après contrôle, admettre la réincarnation comme une loi indispensable et primordiale.

Pourquoi Fritz est-il une exception? Pourquoi sans avoir appris, est-il un peintre habile dont les toiles inspirées, pleines de lumière, peuvent être prises pour des Diaz? Pourquoi peut-il à l'âge de huit à dix ans, produire une œuvre assez considérable pour faire dire au peintre français, le puissant coloriste Édouard Richter : — Quelles belles esquisses de Théodore Rousseau! Et puis, les 350 panneaux qu'il laisse, viennent « d'une intelligence native, n'ayant subi l'influence d'aucun contact. »

Ah! si M. A. Siret, l'éloquent auteur de la biographie de Frédéric Van de Kerckhove, avait pu avant d'écrire se rendre compte des travaux d'Allan Kardec, son généreux Esprit eût formulé des pensées sublimes au sujet de cet enfant prodige qu'il regrette d'avoir vu mourir vingt ans trop tôt, et pour lequel il demande à la patrie une reconnaissance et une consécration due à *son talent de maître*. Oui, au nom de la vieille loi de la réincarnation, Fritz avait vécu, il avait senti, il avait déjà été artiste et penseur avant l'âge nubile; il s'était élancé dans cet inconnu pour l'homme, dans ce domaine de l'infini, où son âme, dégagée des étreintes de la matière, s'était promenée au milieu des splendeurs souveraines de l'erraticité; revenue à la vie terrienne, à l'épreuve, il avait pris une enveloppe éphémère, pour un temps déterminé, laissant à ses contemporains, à ses parents bien-aimés auxquels il laisse des regrets, le souvenir d'un être actif, d'un penseur, une preuve

admirable de la loi ressuscitée et mise à la portée de tous par le profond et judicieux philosophe Allan Kardec. A dix ans, il meurt pour renaître sans être entravé par des organes matériels ; il a fini une épreuve temporaire, et s'en va parmi les Esprits éclairés, au milieu de la cohorte des sages, préparer de nouvelles œuvres ; il aidera les déshérités qu'il aimait tant (cela, nous le savons,) à s'affranchir des étreintes qui emprisonnent leur intelligence, à s'élever comme lui vers ces conceptions sublimes qui allègent le périsprit et permettent à l'homme qui a compris la charité, la solidarité, l'amour selon Dieu, de monter dans la demeure où resplendit l'éternelle justice.

Oui, Messieurs les académiciens belges, reconnaissez toute la valeur de cet enfant, élevez-lui une statue, répétez à tous les échos qu'à dix ans il avait été extraordinaire, sublime d'amour filial et de charité envers les éprouvés, que son cœur était vaillant, son intelligence lucide et plus grande que nature, que ses pensées s'envolaient au-delà de la vie terrestre, car il se préoccupait de la vie future. Quand ces preuves officielles seront livrées à la publicité, chaque spirite vous remerciera pour cet acte de justice et pour avoir reconnu chez un petit être, des facultés qui n'appartiennent qu'aux hommes déjà mûrs et façonnés par les luttes de la vie.

Vous qui avez des cheveux gris ou des têtes blanches, donnez une sévère leçon aux hommes âgés qui n'ont pas pitié des jeunes gens ; montrez-leur que la sagesse, loin d'être l'apanage réel des années, cède le pas à cet affreux égoïsme à un seul qui, pour vous mettre à l'abri des dangereuses impulsions de l'égoïsme à deux, ou à trois, ou à quatre, commence à vous dessécher le cœur de manière à le rendre parfois insensible. La vieillesse, c'est l'âge respectable, il est vrai, mais l'âge où l'on ne peut plus apprendre, où l'on ne peut plus oublier ; ce qui est réel, c'est que *les enfants sont plus âgés que leurs pères*, et que nous devons estimer infiniment les nouveaux venus.

Le Spiritisme explique cette proposition qui n'est pas le moins du monde paradoxale : L'âme d'un vieillard pouvant entrer dans le corps d'un enfant, en vertu de son immortalité et de la loi préconisée par la philosophie spirite, il s'ensuit que la série de ses incarnations constitue une chaîne insécable dont chaque anneau représente une vie humaine, et que la dernière génération a vécu la *vie de toutes les incarnations antérieures* ; conséquemment, le plus jeune est le plus vieux, cela frappe le simple bon sens. Actuelle-

ment nous devons regarder l'humanité d'il y a 20,000 ans comme l'enfance de la nôtre, et nous savons tout ce que savaient les humanités intermédiaires, plus, une multitude de procédés et de choses qui leur étaient inconnues.

Imaginons-nous un ancien Guèbre, un Indou des temps brahmaniques, un Egyptien de la première dynastie qui, se réveillant de leur longue léthargie et ne comprenant rien à nos usages actuels, voudraient nous ramener vers les coutumes du passé, à leur mets et à leur industrie rudimentaire, en vertu de leur vénérable expérience ; nous nous empresserions de les renvoyer, de les engager à reprendre leur sommeil interrompu, cela est incontestable. Au fond, la prétention de ces ombres du passé ne saurait être plus inconvenante, que celle de certains anciens qui affichent la prétention d'en savoir plus que leurs fils ; il est donc rationnel de penser que l'enfant venu trente ou quarante ans après son père, saura au bout de vingt ou trente années non-seulement tout ce que savait son père, mais aussi tout ce qui a pu être découvert et analysé depuis que son père a l'âge où l'on cesse d'acquérir pour commencer à perdre. Les hommes de mauvaise foi devenus égoïstes, nient ces vérités fondamentales parce que l'égoïsme est le lot de la généralité des hommes, et qu'un homme de soixante ans ne cherche à établir sa supériorité sur un homme de 25 ans que d'une manière relative à l'époque où il était jeune et vigoureux par rapport à son âge actuel ; c'est le regret et la glorification du temps où il aimait. C'est un grand malheur pour les humanités de notre globe, que cette obstination de la génération qui s'en va à nier la supériorité de celle qui arrive, et cette révolte impie a coûté et coûtera encore bien des larmes et du sang à notre infortunée planète ; mais c'est un mal qui a sa raison d'être et dont la terre se débarrassera, lorsque chacun se répétera que la fleur étant l'état parfait de la plante, le papillon l'état parfait de la chenille, la corolle et les ailes les attributs caractéristiques du plein développement, on ne peut admettre que l'état parfait de l'homme soit celui où l'obésité arrive, où les cheveux s'en vont, contrairement à ce qui est admis par la science constituée, depuis qu'elle a pris sous sa protection spéciale la naissance des insectes, et qu'elle a chanté l'amour des fleurs.

Néanmoins, nous aimons trop ceux qui nous ont précédé dans la vie, qui ont soutenu nos premiers pas, pour les traiter comme le faisait naguère un désillusionné de la vie, le poète Chateaubriand,

qui écrivait dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, parce qu'il avait, disait-il, le bonheur d'être jeune à 76 ans, et cela, à propos de Charles X, le vieux roi : « Les vieilles gens se plaisent au cachotteries, n'ayant à montrer rien qui vaille. Je voudrais qu'on noyât quiconque n'est plus jeune, à commencer par moi et douze de mes amis » Ce célèbre écrivain a dit aussi : « L'âge nous flétrit en nous enlevant une certaine vérité de poésie qui fait le teint et la fleur de la jeunesse. » Ce sage était trop sévère et comme conclusion nous allons exprimer le désir que les membres de l'académie belge veuillent bien étudier les ouvrages d'Allan Kardec ; ils trouveront dans le Livre des Esprits, réunies sous une forme dialoguée, consise et logique, les réponses aux questions qu'ils se seront mentalement adressées au sujet de l'enfant prodigieux qui a excité dans leur assemblée une émotion et un enthousiasme bien naturels.

Ils apprendront ainsi qu'il n'y a pas de miracles ni de privilèges, mais une loi générale, éternelle qui laisse à l'âme son libre arbitre, lui permettant de progresser par ses efforts continus. Frédéric van de Kerckhove, après avoir beaucoup vécu, avait profité de ses incarnations, et pendant son épreuve passagère, il a dû, ce faible enfant, sentir, penser et agir comme un homme, cela est rationnel et incontestable.

---

## CORRESPONDANCE ET FAITS DIVERS

---

### Réminiscence. Solution définitive, par M. Chevillard.

---

On nous écrit de Ch..., le 3 octobre 1874 :

Dans le numéro de septembre dernier, vous publiez une lettre du prince de Sayn Emile de Wittgenstein qui apporte son contingent de faits personnels à l'appui de la doctrine de la réincarnation.

Votre correspondant a-t-il réfléchi aux déplorables conséquences qui devaient s'ensuivre pour lui ? Ou bien n'aurait-il pas lu, ou, s'il a lu, suffisamment médité le jugement rendu en premier et dernier ressort par M. Chevillard sur tous les fauteurs du Spiritisme. (Voir *Etudes expérimentales sur le fluide nerveux et solution définitive du problème spirite*, par A. Chevillard, professeur à l'Ecole des beaux-arts.)

Il est vrai que, des phénomènes qu'il relate, M. de Wittgenstein

n'entend tirer en faveur de la doctrine que des arguments surrogatoires, sachant de reste que la logique suffit pour mener tout droit et forcément à la nécessité de la réincarnation, dès qu'on veut bien partir, — sans dévier, — de ce principe : l'immortalité de l'âme. Raison de plus, le prince n'échappera pas à la condamnation; le voilà, *ipso facto*, convaincu de par M. Chevillard et autres fortes têtes mouillées sur le type de cet illustre conférencier, bien et dûment convaincu d'*hallucination incurable*. (*Etudes*, etc., page 6.) Pourquoi aussi s'avisait-il de réveiller cette question assoupie et de parler de faits de réminiscence, sous prétexte que ce qui abonde ne nuit pas et que cet apophthegme vaut en spiritisme aussi bien qu'en droit?

Il est vrai encore que ce n'est là de sa part qu'un acte de probité philosophique; mais comment M. de Wittgenstein est-il venu jusqu'à ce jour sans avoir appris que la *sincérité* est chose presque aussi inconciliable que le bon sens avec les pratiques et les croyances spirites? (*Etudes*, etc., page 6.)

Quoi qu'il en soit, je ne me sens pas le courage de l'en blâmer; je ne sais même ce qui me pousse à l'imiter, à tout risque d'être, pour mon compte et pour connivence, englobé : « dans le troupeau des imbéciles à perpétuité. »

A perpétuité! c'est dur; n'importe, puisque ainsi le veut cette fâcheuse sincérité, je cède et je me hasarde à vous faire part à mon tour d'un fait personnel qui, pour moi, s'il n'est point une réminiscence d'une vie antérieure, reste une énigme absolument indéchiffrable.

Hélas! oui, et moi aussi! Vous le voyez, « la folie contagieuse du Spiritisme » (p. 5) n'épargne personne, et je ne jurerais pas que, un jour à venir, Monsieur le professeur à l'Ecole des beaux-arts, *mieux informé*, faisant un auto-da-fé de ses *Etudes sur le fluide nerveux et de sa solution définitive*, etc.... Mais n'anticipons pas sur les futurs contingents. Voici le fait :

A dater de mon enfance, et cela du plus loin qu'il me souviennne, il m'arrivait souvent, une fois endormi, de partir en excursion ici ou là, dans la ville que j'habitais, dans ses environs, ou même dans des parages tout nouveaux pour moi. Ces habitudes noctambuliques durèrent une bonne vingtaine d'années, allant, il est vrai, toujours en s'affaiblissant. Mes moyens de transport étaient aussi simples qu'expéditifs et commodes. D'un élan je me lançais dans l'espace, ralentissant ou accélérant ma course à mon gré, montant

ou descendant à ma fantaisie, sans avoir besoin d'autre chose que d'un acte de volonté pour modifier ma densité et la mettre en équilibre avec les couches atmosphériques que je traversais.

Presque toujours au départ j'étais seul ; mais presque toujours aussi je ne tardais pas à rencontrer des compagnons de route qui prenaient la même direction que moi, à moins qu'ils ne me décidassent à suivre la leur. Chemin faisant, nous échangeions nos pensées, nos impressions, je note encore ce point, sans le secours du langage, sans mot dire, par la simple et directe émission de nos idées.

Parfois aussi il m'arrivait de faire de fâcheuses rencontres et je n'avais pas trop de toute mon énergie pour y échapper. Ce n'était plus alors une promenade d'agrément, mais une course désordonnée, une suite d'efforts désespérés pour me soustraire à la poursuite d'affreux compagnons s'acharnant à me rejoindre.

Parfois enfin, apparemment quand j'éprouvais le besoin d'un peu de solitude, je partais par des voies détournées et après une rapide traversée par-dessus bois, champs, rivières, montagnes, je descendais dans un vallon qui devait avoir pour moi un attrait tout particulier, je dois le croire, puisque, en disposition de recueillement, je n'en ai, que je sache, jamais choisi d'autre. Là seulement j'étais bien. Pourquoi ? je l'ignore. Ce dont je suis certain, c'est que j'y ai fait d'assez fréquentes stations pour que, depuis lors, aucun des principaux détails du paysage ne soit sorti de ma mémoire.

Ici, je serais vraiment reconnaissant au Chevillard quelconque qui voudrait bien me donner une explication *satisfaisante* de ce qui suit :

Il y a tantôt dix ans, je dus aller momentanément planter ma tente dans le Jura, à Dôle. Je ne connaissais le département que comme une découpe irrégulière sur la carte ; la ville, que comme un point enclavé dans la découpe. De tempérament ambulatoire, je n'eus rien de plus pressé que de faire une intime connaissance avec les environs qui, de prime abord, m'avaient charmé par la fraîcheur et la variété des aspects. Muni d'un livre ou d'un journal, je jetais la plume au vent et je suivais. Un matin elle me mena, en remontant la rivière du Doubs par une suite de prairies, jusqu'au village de Rochefort. C'était en plein été, le soleil commençait à darder d'aplomb, je me trouvais avec deux lieues déjà dans les jambes, et mon estomac ne gardait plus qu'une vague souvenance

d'un déjeuner lointain ; je n'avais d'ailleurs aucun but déterminé. Toutes sortes d'excellentes raisons m'engageaient donc à borner là ma promenade. Je la continuai pourtant en suivant toujours les sinuosités de la rivière. Après une nouvelle demi-heure de marche, force me fut de quitter la rive. Un vaste banc de roche me barrait le passage, à gauche émergeant brusquement du fond du Doubs, à droite formant l'ossature d'un coteau assez abrupt pour masquer complètement l'horizon. Nouvelle raison pour rebrousser chemin. Je continuai et je gravis l'escarpement à travers champs. Parvenu au sommet, une indéfinissable et subite émotion s'empara de moi. Du fond de la vallée que j'embrassais du regard, une foule de souvenirs me montaient au cerveau, tout d'abord si pressés, si confus que j'en étais comme étourdi. A mesure que je descendais le contre-versant, ils allaient se débrouillant et, si je puis dire, se classant l'un après l'autre chacun à sa place. Au bas de la rampe tout était éclairci. L'hésitation, le doute n'étaient plus permis. J'étais en pays de connaissance ; j'avais devant moi la vallée de prédilection où tant de fois j'étais venu me reposer.

C'était bien là l'énorme roche dressant, presque à pic, son flanc d'un gris sombre, en partie revêtu d'une draperie de ronces, de broussailles entremêlées d'un maigre chêne et d'arbrisseaux de toutes essences. Au-dessous, la rivière baignant sa base et à ce point, prenant de l'espace sur le bord opposé pour former une nappe aux eaux presque dormantes, puis, aux deux extrémités, rétrécissant son cours plus rapide entre des rives jalonnées de têtes de saules et bordées dans les intervalles de touffes d'oseraies ou de longues bandes de roseaux. En face, la prairie capricieusement découpée par le flot rongeur. A droite, en amont, dans le lointain, un village à moitié caché dans la verdure.

J'ai quelque peu couru le monde et depuis un demi-siècle bien des sites me sont passés sous les yeux ; je n'en ai jamais rencontré qu'un seul qui m'ait, — c'est le mot, — tout à coup et tout ensemble porté au cœur et à la tête et fait me dire : C'est bien cela, je m'y reconnais, j'y suis venu cent fois déjà.

Et je l'affirme au Chevillard quelconque dont je sollicite l'explication : 1° cette reconnaissance m'a d'autant plus ému (pourquoi ne l'avouerais-je pas ?) que depuis des années ce site ne s'était plus représenté à moi, et qu'avant de le revoir je n'y songeais nullement ;

2° J'avais alors, comme aujourd'hui, ma cervelle bien calme

dans ma tête, et j'ai la faiblesse de le croire, ma tête en équilibre sur mes épaules;

3° Je ne connaissais le spiritisme que sur ouï dire et je le jugeais, sans plus d'information, une de ces aberrations qui de temps à autre, passent ainsi qu'une traînée de brouillard à travers l'esprit des masses ignorantes et avides de merveilleux à tout prix;

4° Le nom d'Allan Kardec (je lui en demande l'absolution) n'était arrivé à mes oreilles que comme celui d'un brave Breton s'acheminant en droiture vers Charenton, en compagnie d'un certain nombre de bonshommes et de bonnes femmes s'évertuant à souffler des vessies pour éclairer le monde;

5° Mon préjugé était si bien établi à ce sujet et sur celui des tables tournantes que je m'étais cru, moi aussi, en devoir de porter ma botte à ces meubles perturbateurs du sens commun, sous forme de quelques articles où je me gaudissais des imbéciles capables de trouver autre chose que la démonstration de leur infirmité mentale dans les oracles de sibylles issues de l'union de la varlope et du sergent;

6° Après cette exécution sommaire de guéridons et de consultants, je m'étais senti le cœur inondé d'une satisfaction presque égale à celle qui *permet* à M. Chevillard de clore son réquisitoire « en rappelant que, si l'absurdité des doctrines spirites était saisissable *à priori* pour lui comme pour bien d'autres, il a poursuivi sans faiblir l'examen des phénomènes jusqu'à leur entière explication, et s'estimera trop récompensé, etc., etc. » (P. 45).

J'affirme, oui ! et tout simplement parce que c'est la vérité. Mais voyez la douloureuse conséquence : par cela même je tombe de chef sous l'anathème, et me voilà cumulant pour récidive le double châtiment de l'imbécillité et de l'hallucination sans espoir et sans remède.

Soit ! je passe condamnation. Je fais mieux, je confesse que M. le professeur à l'École des beaux-arts a seul des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une intelligence pour comprendre, une raison pour juger ; c'est pourquoi il est investi du privilège inadmissible de juger *à priori* et de prononcer sans appel en matière de Spiritisme et *quibusdam aliis*.

Je confesse, à l'encontre de son propre aveu, que dans l'étude de ce problème complexe il n'a omis aucune donnée, qu'il l'a étudié sous toutes ses faces, sans parti pris, sans idée préconçue, qu'il a soumis à une analyse rigoureuse tous les ordres de faits qui s'y

rattachent, en particulier ceux qu'il a eu grand soin d'écarter pour éviter le déplaisir de voir sa théorie se résoudre en fumée.

Je confesse qu'il est difficile en trente-cinq pages d'accumuler plus de contradictions, de donner plus d'entorses à la logique et d'offrir avec plus de candeur des naïvetés pour de merveilleuses découvertes au lecteur ébahi.

Je confesse que, si certains passages de la *Solution définitive* sont (pour me servir d'un euphémisme) parfaitement incompréhensibles, la faute en est à notre pauvre langue incapable de se prêter « à l'intégration totale des vibrations du fluide nerveux de ce profond dialecticien, dont la cause n'est pas encore connue à l'heure où j'écris. » (P. 19 et 30.)

Enfin je confesse que l'*Etude sur le fluide*, etc., réunit tout ce qu'il faut pour constituer l'arsenal où les paladins de la presse à un sou vont puiser des dilemmes perfectionnés et des syllogismes fulminants quand, à court de copie, ils sentent le besoin de mitrailler le Spiritisme et d'annoncer par-dessous jambe leur cent-unième victoire sur le monstre *urbi et orbi*.

Bref, je me fais un cas de conscience de me reconnaître l'humble justiciable de ces messieurs, et sans recours, à une condition pourtant, c'est que l'exécuteur en chef des médiums ou quelqu'un de ses assesseurs daignera m'expliquer, quoi?

Par quelle sophistication une doctrine qui a pour bases l'immortalité de l'âme et le progrès, pour devise : hors de la charité pas de salut, est susceptible d'être transformée en « un merveilleux et sinistre édifice ? » (P. 8.)

Par quel tour d'escamotage, le fluide nerveux étant l'unique agent des phénomènes spirites, il arrive que le pied d'un guéridon où le crayon d'un médium annonce des faits en train de s'accomplir à longue distance, détaille les circonstances qui accompagnent ces faits dans le présent, précise les conséquences qui en découleront dans un temps à venir déterminé ; faits, circonstances, conséquences reconnues exactes en tout point après vérification ?

Eh bien ! non, vraiment, je n'en réclame point tant ; l'explication serait embarrassante et ma demande indiscrete.

Je simplifie mon désir. Je me borne à prier ces messieurs de me fournir la clef de ces deux petits problèmes qui m'intéressent personnellement :

Étant donné d'après la doctrine courante,

1° Que nous ne vivons qu'une vie terrestre, au début de laquelle

nous commençons seulement à acquérir des idées et à recueillir des souvenirs ;

2° Que le rêve n'est et ne saurait être que la réminiscence plus ou moins nette et complète d'idées, de souvenirs, d'images emmagasinées en notre cerveau dans le cours de cette unique étape.

Comment se peut-il faire qu'un enfant de cinq à six ans ait l'idée de voyager dans l'espace en modifiant la densité de son organisme selon le besoin, sans attirail supplémentaire, sans autre moteur que sa volonté, je dis n'ayant aucun souvenir d'un moyen de locomotion de cette nature ?

Comment se peut-il faire que cet enfant prenne l'habitude somnambulique de visiter de préférence un site qu'il n'a jamais vu, bien que parfaitement caractérisé pour lui dans toutes ses parties ? Comment se faire que plus tard jeune homme, puis homme fait, il continue à trouver la même satisfaction à y revenir et en grave si bien dans sa mémoire l'aspect général et tous les détails que, un jour, alors qu'il y pense le moins, ce site s'offrant à ses regards dans sa pleine réalité, il soit forcé de se dire : là, c'est bien là que cent fois jadis je suis venu chercher du repos et de la fraîcheur. Nul doute n'est possible.

J'aime à croire que M. Chevillard ne répondra pas à mon désir me renvoyant à la nouvelle explication du rêve que lui a dicté « le mouvement vibratoire propagatif particulier communiqué par sa volonté à la substance de sa plume : » (P. 4.) « *Le rêve véritable est un effet des diverses parties du cerveau qui ne se réveillent pas en même temps.* » (P. 2.) J'aime à croire, dis-je, que, tout en obéissant à ce mouvement inconscient, il s'est promis d'expliquer plus tard son explication, à moins qu'il ne prenne plaisir à enfilet des mots pour des idées (comme il débite volontiers des injures pour des arguments) ou à se moquer de ses lecteurs, ce qui serait un peu leste de la part d'un professeur à l'École des beaux-arts.

T. TONOEPH.

### **Réorganisation des séances expérimentales de la Société de magnétisme de Paris.**

Paris, 14 octobre 1874.

Cher monsieur Leymarie,

Permettez-moi de relever une erreur contenue dans l'article de M. Paul Gillard, inséré dans la *Revue spirite* d'octobre 1874. A cette allégation que peu de membres et peu d'auditeurs assistent aux séan-

ces de la Société magnétique de Paris et que pour cette raison, ces réunions manquent d'animation, je répondrai : M. Gillard a simplement assisté à des séances d'études ou d'administration intéressantes pour les sociétaires, il n'a jamais été à même d'apprécier l'intérêt qu'offrent nos belles séances expérimentales de magnétisme qui ont lieu à de certaines dates, le plus souvent sous la direction de notre savant président honoraire, M. le baron du Potet ; notre auditoire, nombreux alors, emporte toujours un bon souvenir de nos soirées. A ces époques, tous les membres sont à leur poste.

La Société désireuse d'initier à sa science, à ses travaux, à ses études, les savants, les chercheurs et les observateurs, seuls appréciateurs du beau et du vrai, organise des séances hebdomadaires de démonstrations magnétiques et expérimentales tous les jeudis soirs à 8 heures, excepté les jours de fête, 27, rue Molière, près le Palais-Royal.

Les invités auront une lettre de convocation qui leur servira d'entrée personnelle ; elle sera présentée au commissaires de la Société qui portent un brassard comme signe distinctif.

Les membres des sociétés spirites de la rue de Lille et de la rue Molière, sur la présentation de leur lettre d'entrée, seront autorisés à assister à toutes les séances pendant un mois. Ces lettres pourront être renouvelées par les présidents respectifs.

Les séances de la Société magnétique seront divisées en deux parties, la première sera expérimentale ; elle aura lieu de huit à dix heures. La seconde est une séance d'études, elle se tiendra de dix à onze heures pour les membres de la Société. MM. les visiteurs devront se retirer.

Les seuls visiteurs admis à cette seconde partie de la séance devront être choisis parmi les assistants les plus assidus. A cet effet, il sera délivré pendant la séance expérimentale, une carte spéciale d'études sur laquelle sera opposé le cachet de la Société.

Les étrangers à la Société magnétique ne pourront assister plus de deux fois à ces séances d'études. Les lettres et cartes délivrées par la Société magnétique ne seront valables que pour le jour indiqué.

Les lettres de convocation de la Société devront être imprimées. Quand il y aura lieu, la Société se réserve le droit de suspendre ses séances expérimentales, afin de procéder à son service administratif. — *Nota.* Cet ordre de séance commencera le 5 novembre prochain.

LOUIS AUFFINGER fils,  
Secrétaire général de la Société de  
magnétisme de Paris.

## L'évêque de Lincoln et la crémation.

---

« Dans sa prédication d'hier soir, à l'abbaye de Westminster, l'évêque de Lincoln déclara qu'il ne pouvait concevoir rien de plus barbare et plus hors nature, que de rallumer ces feux funéraires que, depuis quatorze siècles de christianisme, ont pu être éteint par le catholicisme. Selon ce prélat, la *crémation* serait dangereuse pour la doctrine de la résurrection des corps et pour les dogmes, elle produirait les conséquences les plus désastreuses. Quelle triste et misérable conclusion ! ajoute l'éditeur du *Médium* ; pour oser faire des réflexions aussi puériles, il faut, à notre époque, être un ignorant ou bien posséder le titre d'évêque !! sous ce couvert, les allégations les plus indigestes peuvent passer. Le Spiritisme fera justice de cet enseignement théâtral » (Tiré du *The Medium and Daybreak*, 25 septembre 1874).

---

## Expériences de photographies spirites, par un chimiste.

---

Bruxelles, 1<sup>er</sup> octobre 1874.

Monsieur Leymarie,

Je viens, comme vous m'en avez exprimé le désir, vous donner connaissance des essais que j'ai faits ici, avec plusieurs de mes amis, pour obtenir des photographies spirites. Vous avez pu le voir, ces recherches ont donné des résultats remarquables, et j'espère qu'en les continuant, je pourrai obtenir encore ces reproductions étonnantes, cette preuve frappante et indiscutable de la réalité des phénomènes spirites.

Les premières expériences eurent lieu le 19 janvier chez M. B... avec le concours d'un puissant médium, madame B... Nous commençâmes à interroger par la table, demandant l'Esprit qui désirerait se manifester. Nous eûmes la petite Mathilde, Esprit mort il y a vingt ans, à l'âge de cinq à six ans, et que le médium avait connu ; il consentit à poser à côté du médium. Nous fîmes l'expérience et malgré cette promesse, pas de résultat. L'Esprit interrogé nous dit qu'il se voyait sur l'épreuve à côté du médium. Le 27 janvier, nous recommençâmes, et le même Esprit annonça par le médium endormi, qu'il ferait apparaître sa main, mais qu'il ne pouvait reproduire sa tête ; il nous recommandait de penser vivement à lui pendant l'opération.

## Une photographie spirite.

Monsieur,

Le 29 août dernier à onze heures du matin, je me suis rendu chez M. Buguet afin d'obtenir une photographie spirite; il y mit toute l'obligeance possible, c'était la deuxième fois que je voyais M. Buguet. J'avais mentalement évoqué mon père et mon oncle, décédés il y a environ douze ans; l'opération terminée, quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant les traits parfaits, jusqu'aux moindres détails, de ma sœur chérie, demeurant à Baltimore (États-Unis). Au premier moment j'éprouvai un saisissement bien natu-



rel, croyant à un malheur; pourtant une voix secrète me disait qu'il n'en était rien. Initié au Spiritisme depuis longtemps, il me fut facile de comprendre que j'étais favorisé d'un phénomène de bicorporité et que ma chère sœur était venue à l'état d'Esprit me confirmer l'amitié à toute épreuve qui règne entre nous depuis l'enfance. Depuis plusieurs mois, dans toutes mes lettres, je la priais instamment de m'envoyer sa photographie, ce qu'elle me promettait toutes les fois qu'elle m'écrivait.

J'ai posé à Paris à onze heures du matin, au même instant il était à Baltimore à peu près six heures et demie du matin, c'est donc pendant son sommeil que l'Esprit de ma sœur est venu à moi.

Cette manifestation spirite me paraissant on ne peut plus intéressante, et peut-être digne d'une étude, je m'empresse de vous la

soumettre en vous autorisant à faire usage du cliché déposé chez M. Buguet. La dernière lettre reçue de ma sœur porte la date du 1<sup>er</sup> septembre ; d'après son contenu, je vois qu'elle avait beaucoup pensé à moi les jours précédents et surtout le 29.

J'ai l'honneur, monsieur Leymarie, de vous présenter mes respectueux hommages.

J. DE BULLET.

P.-S. En outre du cas mentionné dans cette lettre, j'ai obtenu d'autres ressemblances, chez M. Buguet, d'Esprits dont la mort matérielle remonte à bien des années ; je suis prêt à vous soumettre ces épreuves, si vous le jugez convenable.

J. DE B.

*Remarques.* — La *Revue* a plusieurs fois signalé des phénomènes de bicorporité ; ce fait a lieu de la manière suivante :

Pendant le sommeil d'une personne, et parfois même pendant l'inactivité des sens corporels, l'Esprit se dégage, et à l'aide de son périsprit, cette enveloppe fluidique semi-matérielle, il apparaît dans un autre endroit, loin de l'organisme qu'il anime. Cette question intéressante avait jusqu'ici été mise de côté par la philosophie spirite, car pour l'élucider il nous fallait des faits sur lesquels nous puissions nous appuyer, et qui nous laisseraient des preuves incontestables entre les mains.

M. Maximilien Porty, professeur à l'Université de Berne, a publié en 1861, à Leipzig et Heidelberg, un ouvrage en langue allemande intitulé : *Les Phénomènes mystiques de la vie humaine*, qui contient la relation de plusieurs dédoublements de l'Esprit (voir à ce sujet la *Revue* de juin 1871, Œuvres posthumes, et celles des mois d'août et septembre 1871) ; néanmoins, après avoir lu ces histoires, nous les commentons sans vouloir les accepter entièrement ; nous attendions l'heure marquée pour nous occuper de ces choses possibles, car le Spiritisme, en nous expliquant le rôle et la constitution de l'élément spirituel, nous révèle, à l'aide de lois pour ainsi dire mathématiques, ce qui est ou n'est pas possible, nous aidant ainsi à faire la part de l'erreur et de la vérité.

Avec M. Buguet, ce phénomène de la bicorporité s'est présenté trois fois, et nous doutions encore, lorsque la lettre de M. le comte de Bullet vient nous donner une démonstration authentique de la réalité ; nous devons ajouter que Allan Kardec avait prévu une solution future de ce genre de manifestation dans le *Livre des Médiûms*, à l'article intitulé : *Visites spirituelles entre personnes vivantes*. Nous reprendrons ce sujet intéressant, et nous rappelons à nos lecteurs que les opérations chirurgicales les plus douloureuses sur des sujets anesthésiés par l'éther ou le chloroforme, ont surabondamment prouvé que les fluides périspritaux subissent une telle expansion que l'opéré peut alors causer de choses gaies et se transporter au loin pour visiter des localités inconnues ; dans ce cas, il n'est que sourdement averti des brutalités du scalpel et reste insensible aux tortures matérielles.

Après avoir fait une épreuve, nous ne vîmes rien sur le cliché et l'Esprit nous dit par le médium endormi, que sa main se trouvait placée sous les mains du médium. Dans une nouvelle expérience, il nous fit une promesse et la nouvelle épreuve nous montra une petite main posée, comme cela avait été annoncé, sur les genoux du médium. L'Esprit, interrogé de suite par la table, affirma que c'était bien sa main et nous l'en merciâmes, le priant de vouloir bien montrer sa main et son poignet; il le promit, et au développement d'une nouvelle image, nous vîmes une petite main nettement dessinée sur un poignet bien formé, sortant de dessous les mains du médium; le poignet est recouvert d'une manche noire.

Plusieurs fois nous avons fait des expériences semblables, sans pouvoir obtenir aucun résultat; le même Esprit nous disant qu'il était occupé à guérir par l'intermédiaire de M. B..., médium guérisseur, et qu'il nous donnerait plus tard de nouvelles apparitions photographiques.

Le 9 février, en faisant le portrait de M. Bui, de sa fille et de son gendre, le même médium se tenant auprès de l'appareil photographique, nous avons obtenu une photographie des plus remarquables, celle dont je vous ai remis une épreuve; au milieu du groupe, nous avons eu l'apparition d'un parent de M. B..., mort à Bruxelles quelques mois auparavant, et qui s'était souvent manifesté à nous par la table.

Cet Esprit apparaît vêtu d'une redingote, comme il en portait une de son vivant; on distingue parfaitement sa chemise, son faux-col. Cette épreuve est remarquable, en ce sens, que l'Esprit est environ trois fois plus gros que les personnes du groupe, et qu'il est parfaitement au point. Il tient la dame dans ses bras, et ils sont sur le premier plan de la photographie; sa tête se trouve placée derrière la tête de la dame. Après l'opération, l'Esprit est venu nous dire qu'il s'était manifesté par sympathie pour nous.

Nous avons recommencé de suite une nouvelle épreuve, seulement le jour était très-sombre; sur le cliché on ne voit plus que le bras qui se trouve dans l'autre au premier plan. Le cliché est recouvert, presque complètement, de voiles blancs ressemblant assez à des nuages. L'Esprit nous dit ne pas avoir eu assez de jour pour condenser son fluide, aussi le tout était-il sans nuages.

J'ai montré cette épreuve à des photographes, à des chimistes, à plusieurs membres de l'Académie des sciences de Paris, et je leur ai demandé quelle était l'explication à donner au sujet de ce phéno-

mène, en faisant abstraction de la donnée spirite. Ils ont constaté que c'était un résultat curieux, extraordinaire, sans vouloir admettre le concours des Esprits; quant à moi, je signe pour affirmer la réalité de manifestation, que j'appelle spirite, purement et simplement, c'est la seule explication de ce qui est la vérité.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

AUGUSTE BOYARD.

---

### Quid divinum.

---

Frères et amis,

Dans ma troisième étude, intitulée : *Fluide divin*, j'ai examiné : 1° d'abord la nature de ce fluide; 2° son action sur le fluide harmonique; 3° conséquence de cette action; nous l'avons vu former le caractère.

Nous avons distingué le caractère du tempérament, et nous avons démontré comment le premier peut et doit changer suivant les incarnations et suivant les acquisitions du fluide divin, tandis que le second, fruit de l'organisme, est invariable; nous avons fait voir que le tempérament est le fluide animal, et le caractère, le fluide harmonique intelligenté par le fluide divin.

Nous avons encore montré que le tempérament est la volonté spontanée, et le caractère la volonté réfléchie; que la volonté réfléchie est la conséquence de la notion, et que celle-ci grandit avec les réincarnations.

Nous avons promis une étude sur les tissus qui servent à manifester ces fluides. Avant d'aborder cette étude et pour la faciliter, afin de la faire comprendre pour ainsi dire d'avance à tout lecteur attentif, je désire vous dire quelques mots sur la sensibilité et l'irritabilité.

#### DE LA SENSIBILITÉ ET DE L'IRRITABILITÉ

Avant Heller, ces deux phénomènes étaient confondus. Ce savant physiologiste les distingua l'un de l'autre, et parvint à démontrer que la sensibilité était un phénomène inhérent à l'être entier, à l'animal organisé, et que l'irritabilité était inhérente à chaque tissu, à chaque organe, et différente dans chacun d'eux.

Il ne faut pas confondre les propriétés physiques des tissus avec l'irritabilité. Les premières peuvent persister quelque temps, même après la mort de l'organisme, et alors que l'irritabilité n'existe plus.

Celle-ci, au contraire, est un phénomène vital qui ne se manifeste qu'autant que les tissus ou l'organisme sont vivants.

L'irritabilité persiste bien aussi après la mort de l'organisme, mais elle s'éteint forcément avec la vie des tissus ou de l'organe.

L'irritabilité persiste d'autant plus que la mort a été plus violente, plus prompte, comme chez certains suicidés, ou les décapités, par exemple.

Pour comprendre l'irritabilité, il suffit de démontrer que les nerfs ne sont pas indispensables à sa manifestation. Hufeland, dans son étude sur l'opium, dit :

« Il y a des influences qui agissent tout aussi immédiatement sur  
« le sang, sa composition et sa vie, que sur les nerfs. La chaleur est  
« dans ce cas, elle exalte la vie de ce liquide, elle accroît la turges-  
« cence du sang, n'ayant pas pour cela besoin de la coopération  
« préalable du système nerveux.

« Il nous suffit d'attacher à la vitalité un sens plus élevé, plus  
« large que celui qu'on lui donne ordinairement aujourd'hui; ne  
« voyons-nous pas dans les végétaux, qui sont aussi des êtres orga-  
« niques vivants, des indices irrécusables de vitalité et même d'un  
« certain degré d'irritabilité, sans nerfs; ne voyons-nous pas cer-  
« taines substances exalter la vitalité des plantes, la détruire même,  
« sans qu'il y ait des nerfs, comme le prouvent assez les expérien-  
« ces, tant de fois répétées dans ces derniers temps, et pouvons-  
« nous révoquer en doute que, au fond de la vie animale, il n'y ait  
« également une vie végétale de cette nature? »

On peut donc dire d'une manière générale que la vie possède l'irritabilité, et qu'elle n'est pas un phénomène secondaire, conséquence de tel ou tel organisme, de tel ou tel système nerveux.

Si l'irritabilité est une propriété des tissus vivants, dans quelle partie du tissu réside-t-elle? Pour élucider cette question, j'emprunte à M. Claude Bernard, dans son livre des *Tissus vivants*, quelques pages consacrées à l'histoire de la physiologie générale.

« Bichat, en France, est le premier qui se soit occupé de la phy-  
« siologie des tissus, dans son *Traité d'anatomie générale*. Avant  
« lui pourtant, Bordeu avait fait une étude sur le sang, et une sur  
« les tissus muqueux.

« En 1830, on ne se contente plus d'étudier les propriétés des  
« tissus, on veut étudier les propriétés des cellules dont les tissus  
« sont composés. Dutrochet pose déjà cette loi : que la cellule con-  
« serve son activité vitale (il pourrait dire son irritabilité) aussi

« longtemps que ses parois restent solides et que son contenu est  
« encore pur et fluide.

« En Allemagne, Brown découvre le noyau de la cellule qu'il  
« considère comme une condition primaire des développements  
« organiques. Chultz assimile les globules du sang à des cellules.  
« Wagner compare l'œuf à une cellule. — En 1839, Schwann,  
« dans les animaux, Schleiden, dans les végétaux, montrent que  
« les tissus se développent par des cellules. Les cellules se multi-  
« plient de plusieurs manières, d'abord par division, c'est-à-dire  
« qu'une cellule se divise en deux, en quatre, ainsi de suite, c'est la  
« génération par segmentation.

« On a aussi observé la génération par bourgeonnement ou exo-  
« gène, et la génération endogène, c'est-à-dire que le contenu seul  
« de la cellule se divise, et non la membrane qui l'enveloppe. »

Tous les savants, d'accord sur ces faits, ne le sont plus quand il s'agit de reconstruire les tissus.

« Avec M. Claude Bernard, nous ne voulons en tirer que cette  
« conclusion, que la manifestation de la vie est exclusivement atta-  
« chée aux parties élémentaires des corps vivants; que chaque  
« organe a sa vie propre, son autonomie; il peut se développer et  
« se reproduire indépendamment des tissus voisins. Sans doute  
« tous ces tissus entretiennent pendant la vie des relations nom-  
« breuses qui les font concourir à l'harmonie de l'ensemble, mais  
« on pourrait, jusqu'à un certain point, comparer chaque individu  
« à un polypier, résultat de la juxtaposition d'une foule d'orga-  
« nismes vivants. »

Ces organismes minuscules sont les cellules qui forment les tissus, lesquels forment des organismes supérieurs. Heller a donc eu raison de séparer l'irritabilité de la sensibilité, et de la localiser dans les tissus; mais, puisque les tissus ne sont vivants que par les cellules, l'irritabilité doit exister déjà dans la cellule, et plus tard, par elles, dans les tissus.

Étudions maintenant la sensibilité, et voyons à quel résultat nous arriverons.

#### DE LA SENSIBILITÉ

S'il est impossible, dans l'état actuel de la science, d'expérimenter la sensibilité de la cellule, dès le moment que nous savons que les tissus et les organismes ne sont qu'une agglomération de cellules, en expérimentant sur les tissus et les organismes privés de nerfs, nous saurons ce que tient la cellule.

Prenons une plante, la *mimosa pudica*, vulgairement la Sensitive, tout le monde sait qu'au moindre contact ses feuilles se replient; il n'y a pourtant pas de nerfs pour percevoir ce contact, pas de muscles pour exécuter le mouvement des feuilles.

Faisons une autre expérience. Soumettons cette plante à l'action du chloroforme, et touchons-la encore; les feuilles ne se replient plus.

Il se passe là un phénomène entièrement semblable à celui qui a lieu chez des êtres complètement organisés, c'est-à-dire ayant nerfs, muscles, cerveau, sang, vie végétative et vie animale très développés, manifestant au plus haut point l'irritabilité et la sensibilité, et les perdant sous la même influence, le chloroforme.

Il faut bien alors que les éléments de ce qui est la sensibilité et l'irritabilité, existent aussi dans les organismes sans muscles et sans nerfs. Or, comme ces organismes sont composés de tissus, comme les tissus ne sont vivants que par la cellule qui les compose, la sensibilité existe donc aussi, dans la cellule, avec l'irritabilité.

Du reste, la science démontre que ce qui doit être nerfs, existe à l'état liquide avant de revêtir la forme de nerfs; il en est de même de ce qui doit être muscle. Qu'y aurait-il donc d'étonnant que la cellule renfermât les éléments de ce qui doit être plus tard nerf et muscle?

On me répondra : c'est une hypothèse; mais je répondrai qu'elle a une valeur qu'elle emprunte à une expérience vitale, tandis que la dénégation ne s'appuie que sur des expériences de réactions chimiques qui dénaturent les tissus, les liquides de la cellule; elles font bien reconnaître quelques-uns des éléments chimiques constitutifs de ces cellules, servant à les différencier chimiquement l'une de l'autre, mais ne disant rien de leur vie qu'elles détruisent. Voici, du reste, un autre fait puisé dans l'*Union médicale* :

« Nous avons parlé de la sensitive; il existe une autre plante plus singulière encore, et qui croît en Amérique. Tandis que la sensitive ne manifeste qu'une impressionnabilité passive, celle-là fait preuve d'une activité véritable. On pensait primitivement qu'elle se nourrissait, à la façon des oiseaux, des mouches qu'elle peut saisir. L'interprétation était fautive, le fait est réel : le *Dionœa muscipula* étirent en quelques secondes, entre les nervures de ses feuilles, les mouches qui viennent s'y poser. Plus l'insecte se débat, plus l'étirement est impérieux; quant au bout de quelques heures la dionée se repose, la mouche imprudente n'est qu'un cadavre.

« Ces mouvements ont été récemment l'objet d'une étude intéressante de la part de M. Sanderson; l'*Union médicale* a résumé cet important travail avec une grande netteté. Suivant M. Sanderson, à l'irritabilité de certaines feuilles correspond un dégagement de fluide électrique analogue à celui qu'on observe dans la contraction musculaire des animaux. L'expérience est très simple et peut être faite très facilement.

« Les deux extrémités d'une feuille de dionée sont placées au contact de deux électrodes non polarisables et reliés entre eux; dans le circuit, on interpose un galvanomètre de réflexion présentant une grande résistance élastique.

« Aussitôt la feuille placée, on reconnaît par la variation de position de l'aiguille aimantée, qu'un courant électrique passe dans l'axe de la feuille.

« Si, déplaçant la feuille, on se contente de placer seulement la tige de la feuille au contact des électrodes, on observe un nouveau courant électrique, mais en sens contraire du précédent.

« Si l'on replace la feuille sur les électrodes comme dans le premier cas, et si l'on suppose que la déviation de l'aiguille se fasse vers la gauche de l'axe de la feuille, qu'ensuite on place une mouche sur la partie supérieure, couverte de villonites, on constate immédiatement, aussitôt le contact établi, une forte déviation de l'aiguille à droite, déviation qui coïncide avec le mouvement d'emprisonnement de la mouche.

« Cette dernière, se sentant prise, s'agite, remue; or, à chaque mouvement de l'animal, l'aiguille, qui dans ses oscillations tend à revenir à la position d'origine, à gauche, retourne brusquement à droite, pour revenir ensuite à une station de plus en plus voisine de la position première.

« Ce phénomène se produit lorsqu'on touche légèrement les poils de la feuille avec un pinceau; toutefois, lorsqu'on expérimente sur une feuille ouverte, l'on remarque ce fait bizarre, que le mouvement élastique ne se produit que lorsqu'il s'est écoulé au moins un intervalle de vingt minutes entre les attouchements.

« Il semble que la feuille épuisée ait besoin de refaire sa force électrique pendant ce délai. Cette circonstance distingue le phénomène électrique dans les végétaux, de celui qui se produit dans les animaux. Dans le muscle, la période de l'excitation latente est d'un centième de seconde; elle est d'un tiers de seconde dans la plante; en d'autres termes, si l'on peut s'exprimer ainsi, la feuille emploie

trente fois plus de temps que le muscle à manifester à l'extérieur la sensation qu'elle éprouve. »

Voici du reste une autre preuve indirecte, mais qui a bien sa valeur.

Tout ce qui constitue un organisme soit végétal, soit animal, et depuis l'homme jusqu'à la cellule, peut être considéré comme autant d'individualités vitales. Eh bien ! chaque organisme produit par ses organes de la génération, un œuf ou une graine aptes à reproduire l'individu dont il provient. Je dis que l'individu est tout entier, organiquement parlant, dans l'œuf ou dans la graine. Est-ce plus facile à comprendre que le nerf et le muscle liquide ? Il emprunte, il est vrai, au dehors ce qui doit faire croître le corps et développer l'Esprit ; mais tout ce qui doit manifester le développement corporel et intellectuel, est virtuellement dans l'œuf et dans la graine, avec la sensibilité et l'irritabilité. Or, vous savez que Wagner a comparé l'œuf à une cellule ; ce qui est incontestable pour l'œuf peut-il être mis en doute pour une cellule quelconque soit végétale, soit animale ? dès le moment que les tissus ne sont vivants que par la cellule, et que toutes les propriétés vitales qu'ils manifestent leur viennent des cellules qui les constituent ?

J'ai démontré que le sang et la sève étaient des êtres à part dans l'organisme. Quoique formés par les organes, ceux-ci ne peuvent vivre que par ces liquides. Quelque nombreux que soient ces organes, tous y puisent leur nourriture. Or, ce qui caractérise le sang, c'est le globule rouge ; leur plus ou moins grand nombre, leur dimension, constituent la richesse ou la pauvreté du sang. De plus, quand on transfuse du sang d'un animal dans un autre, ceux dont le globule n'est pas similaire ne peuvent servir à entretenir la vie de l'animal dans lequel on l'injecte. Dans la sève, il doit y avoir quelque chose d'analogue, la greffe ne prend pas indifféremment sur tous les végétaux.

Je crois pouvoir logiquement conclure que le globule sanguin que nous avons vu assimilé, par Chultz, à une cellule, possède tous les attributs vitaux de l'organisme qu'il nourrit. Il en est de même de la sève ; tous deux renferment le phénomène initial et caractéristique de la vie, la sensibilité et l'irritabilité, comme les cellules.

Nous avons vu que les savants, d'accord sur les cellules considérées comme éléments anatomiques des tissus, ne l'étaient plus dès qu'il fallait reconstruire les tissus et, par eux, les organismes.

Pour nous, sans nous attarder à sonder le mystère du : comment

Dieu a fait les tissus et les organismes avec les cellules? cherchons d'abord à nous faire une idée nette d'un organisme, et puisque le phénomène initial de la vie dans la cellule est la sensibilité et l'irritabilité, voyons si nous pourrions éclaircir le mystère des organismes par l'étude de l'essence de ces phénomènes, et par l'étude de la série animale. (Voir les *Revue*s de mai 1874, page 134, et novembre 1873, page 333.)

### Photographie des Esprits.

On lit dans l'*Écho d'Oran* et le *Courrier d'Oran*, jeudi 1<sup>er</sup> octobre 1874 :

Monsieur le rédacteur, Misserghin, 26 septembre 1874.

Il est question, depuis quelque temps, de la reproduction des Esprits par la photographie. On peut voir à Oran de ces prétendus portraits des Esprits : l'Esprit n'est pas représenté seul, mais il est accompagné d'un individu encore en vie, ami ou parent du défunt, et qui est obligé de poser devant le photographe spiritiste.

Bien des personnes sont tentées de prendre au sérieux cette supercherie d'un nouveau genre ; d'autres, moins crédules et moins superstitieuses, se demandent avec étonnement ce qu'il faut penser de ces photographies, et cherchent à découvrir le mot de l'énigme.

Or, nous venons de lire à ce sujet une curieuse révélation dans un journal anglais bien renseigné, *The Leisure Hour*, et nous croyons rendre service à plus d'un de vos lecteurs en vous adressant une traduction de cet article :

« Ces photographies, qui passent pour des représentations  
« vraies des Esprits d'individus trépassés, sont produites de plusieurs  
« manières. La dernière et la plus scientifique méthode pour y  
« parvenir est la suivante : La toile ou paroi, qui forme le fond  
« du local où pose la personne désirant se faire photographier, est  
« préalablement couverte d'une peinture donnant la forme de  
« l'Esprit qu'on veut représenter ; mais, au lieu de couleur, on se  
« sert d'une dissolution de sulfate de quinine. La peinture ainsi  
« faite, étant séchée, devient invisible à l'œil, tout en émettant des  
« rayons qui agissent sur la plaque photographique. De cette  
« manière, l'image de la personne qui pose et celle de l'esprit *de*  
« *quinine* sont reproduites en même temps dans l'épreuve négative. »

Agréez, etc.

C. P.

Plusieurs articles de ce genre ont valu à l'*Écho d'Oran* et au *Courrier d'Oran* deux réponses, l'une de Tlemcen, l'autre d'Oran,

toutes deux appartenant à des adeptes dévoués. M. Guers de Saint-Denis du Sig désirait aussi que nous répondions à ces diatribes ; mais nous aurions beaucoup à faire s'il nous fallait relever toutes les attaques injustes parties du journalisme, de la chaire, de la littérature ; notre revue ne pourrait y suffire. Puisque nos honorables frères de l'Algérie remplissent si bien la mission qu'ils nous avaient confiée, nous ajouterons simplement quelques mots. Si les rédacteurs doutent de la réalité des phénomènes, pourquoi ne viennent-ils pas à Paris, après avoir fait à Oran quelques expériences de manipulations photographiques ? Nous nous ferons un devoir de les accompagner chez M. Buguet, où ils opéreront en connaissance de cause ; ayant vu, analysé, ils pourront discuter la question, et certains de la réalité du phénomène, ils étudieront sérieusement ; nous aimons à le croire, ils défendront la vérité spirite, si injustement attaquée par ceux qui ne la connaissent pas.

Ce que nous offrons à l'*Echo d'Oran* et au *Courrier d'Oran*, nous l'offrons également aux spirites parisiens qui sèment la calomnie sans être venus chez le médium Buguet ; oui, il existe des personnes qui se disent spirites et qui calomnient dans l'ombre, parce qu'elles n'oseraient bravement afficher en public leur manière de penser. Franchement, nous préférons des ennemis réels, détracteurs convaincus, car ces derniers unissent les adeptes, tandis que les premiers sèment la division et sont insaisissables.

Le mois prochain, nous parlerons de la polémique qui existe au sujet des photographies spirites, à Alexandrie (Égypte) et à l'île Maurice. Voici la lettre de notre ami dévoué, M. Davin :

Oran, le 10 octobre 1874.

Monsieur le rédacteur du *Courrier d'Oran*.

Je viens joindre ma voix à la vôtre pour crier par-dessus les toits : « Il n'y a pas de miracles ! » Ceci dit, je vous demande bien pardon de vous entretenir de quelques erreurs que vous devez avoir involontairement commises.

Il ressort de votre premier Oran d'hier que ces gens dont vous parlez (vous me comprenez, n'est-ce pas ?) Je veux parler de ces personnes atteintes de cette contagion qui ramollit le cerveau ; que ces gens-là, dis-je, croient aux miracles, et continuant la tradition, succèdent dans l'exploitation de ce genre d'article, à la Salette, à Lourdes, etc.

Eh bien ! vous vous trompez du tout au tout. Ce sont ces gens-là, personnalités ayant tous une certaine valeur intellectuelle, au nombre d'environ trois millions (je prends vos chiffres), qui luttent depuis nombre d'années pour prouver à leurs semblables que le miracle

n'existe pas; en effet, un miracle est un acte par lequel la divinité, se passant un caprice, vient déroger aux lois de la nature.

Si les spirites publient de nombreux volumes, dans lesquels ils expliquent et prouvent que les miracles sont appelés ainsi parce qu'on s'était trompé sur leurs causes; s'ils font connaître ces causes (que vous êtes libres de rejeter), c'est pour vous prouver qu'elles sont naturelles, que la nature ne déroge jamais à ses lois, pas plus en cela que quand un gland fait un chêne, et une femme un enfant; vous conviendrez, Messieurs, que les adeptes d'Allan Kardec ne méritent pas la place que vous leur donnez dans votre article; ils doivent être placés dans le camp opposé.

Le merveilleux tout au moins, me direz-vous, est leur passion. Je vous répondrai encore: Non; ce sont les gens les plus positifs qu'on puisse voir, puisqu'ils ont appliqué la méthode expérimentale au spiritualisme, et qu'ils n'ont formulé une croyance qu'après de nombreuses preuves: cela ressort de leur philosophie. Etudiez-la, vous serez de mon avis.

Permettez-moi, en finissant, de vous résumer leur croyance, qui, elle aussi, n'a été acceptée qu'après mille et mille preuves: Dieu. Pluralité des mondes habités. Pluralité des existences de l'âme. Progrès continu de la créature dans ces différentes existences; la vie actuelle est la conséquence des précédentes. A cette théorie, les spirites unissent la pratique acceptée volontairement comme conséquence de leur croyance, résumée ainsi: Faire aux autres ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même.

Vos nombreux lecteurs, que je désire voir augmenter, pourront ainsi juger ces maniaques, qui ne trouvent pas souvent l'occasion de s'expliquer; je vous prie de publier ces quelques lignes.

Recevez, etc.

*Un abonné spirite, DAVIN.*

---

## DISSERTATIONS SPIRITES

---

### Études du groupe la Foi spirite.

(GROUPE STIÉVENARD)

Dans la rue Vauvillers il y a deux groupes. Le plus ancien a été fondé, au n° 10, par son président actuel M. Rondeau; les séances ouvertes à huit heures précises du soir, le mercredi, présentent toujours un grand intérêt sous l'habile direction de notre ami, qui s'attache spécialement à former une pépinière de médiums. MM. Stievenard, Gourdon, His et une infinité d'autres, sont les élèves de M. Rondeau; à tous nous devons rendre justice, pour leur dévouement entier à notre cause, pour leur désintéressement absolu. La meilleure

preuve des bons travaux accomplis par ces adeptes convaincus de la doctrine est l'insertion d'une communication obtenue dans le groupe de la foi spirite, 5, rue Vauvillers, fondé par MM. Stievenard et Gourdon; leurs séances ont lieu le vendredi, à huit heures et demie du soir. Les présidents des deux groupes accomplissent de bons et utiles travaux, ce fait est universellement constaté par les spirites.

---

DEMANDES POSÉES PAR M. GOURDON AU GROUPE DE LA RUE VAUVILLERS  
RÉPONSE PAR LE MÉDIUM M. HIS

Paris, 26 décembre 1873.

*Demande.* — Quelle différence y-a-t-il entre l'instinct et l'intelligence?

Où finit l'un, où commence l'autre?

L'instinct est-il une intelligence rudimentaire, ou bien une faculté distincte, un attribut exclusif de la matière?

*Réponse.* — Amis, vous abordez là une question bien controversable et bien controversée, cependant je vais la traiter dans toute son étendue. Si quelques-uns d'entre vous se trouvent en désaccord avec moi, nous nous expliquerons et nous finirons par nous entendre. La lecture de l'ensemble de vos questions m'a prouvé que vous espérez une réponse, qui vienne vous confirmer dans l'idée que l'instinct n'est que l'intelligence rudimentaire; cependant il n'en est pas ainsi, et la distinction entre l'intelligence et l'instinct est très grande, bien que les effets paraissent se confondre. Prenons l'être le plus rudimentaire: Il n'a que des instincts et aucune intelligence. Etudions les instincts qu'il possède, et nous verrons que les mêmes existent aussi chez l'homme.

Si vos connaissances en métaphysique étaient plus développées, vous sauriez faire la distinction entre ce qui est afférent à la matière, à l'esprit et au principe vital. Je suis obligé de faire ici une digression, afin de me rendre compréhensible.

Il existe trois grands principes dans la nature, qui peuvent occuper le même espace sans se confondre; coexister dans le même lieu sans se nuire mutuellement, et enfin opérer une liaison momentanée, et former ainsi une individualité. Ces trois principes qui sont trois créations différentes, s'appellent: Esprit, matière et vie. Chaque fois qu'une individualité se présente à vous, elle renferme ces trois principes, non combinés, mais unis sans se confondre, et dans des proportions bien différentes. Dans les minéraux et les plantes, la matière a la priorité sur les deux autres; dans l'animal

c'est la vie qui l'emporte, et dans l'homme c'est l'élément Esprit.

L'Esprit est le but de la création ; les deux autres éléments ne sont que les agents à l'aide desquels il s'individualise, se développe, grandit en intelligence, et finalement existe par lui-même. La vie lui a laissé une empreinte ineffaçable, mais entendez-moi bien, ce n'est qu'une empreinte, et l'Esprit libre et intelligent développe en lui cette impulsion qui est toute sa force. La matière lui a fourni, de son côté, l'individualité qu'il ne possédait pas, et bien qu'il n'ait plus rien de commun avec la matière, il conservera cette individualité éternellement, car c'est sa raison d'être. A l'état d'individu complexe, c'est-à-dire possédant les trois essences, l'individu possédera des sensations afférentes à chacune d'elles : la matière lui donnera les besoins ; la vitalité, l'instinct ; et l'Esprit, l'intelligence.

Prenons donc notre être rudimentaire, et étudions-le. Un ver de terre, par exemple.

S'il venait à être absorbé par une autre individualité, sa matière retournerait former d'autres êtres, dont l'espèce ne nous préoccupe point, mais elle ne rentrerait pas dans la masse fluide matérielle ; sa vie ne serait pas absorbée non plus et retournerait, elle, à la masse. L'Esprit individualisé partiellement, puisque l'être n'est que rudimentaire, attendrait une autre utilisation.

Le principe qui le faisait se mouvoir, est donc la vie ; les deux autres sont inertes, donc l'instinct appartient à la vie.

Partout où il y a vie, il y a instinct. Lorsque l'être qui menace le ver de terre de la destruction fait sentir son approche, celui-ci s'enfuit : C'est l'instinct de la conservation. Qu'une cause tout autre produise le même mouvement des matières qui l'entourent, il s'enfuira également, parce qu'il ne peut pas raisonner des effets et des causes. Si la faim le presse, il mangera ce qu'il rencontrera, sans chercher à faire des provisions, ni même choisir ses aliments pour leurs qualités, autre effet de l'instinct. Si nous montons plus haut dans l'échelle des êtres, nous y voyons l'instinct, mais en plus, un rudiment d'intelligence qui aide à l'instinct, à la satisfaction des besoins.

Plus nous montons, plus nous voyons l'intelligence mêlée à l'instinct, parce que c'est l'instinct qui est l'aiguillon qui la force à agir. Le besoin est impérieux aussi, et force l'intelligence autant et plus que l'instinct à se mettre en évidence. De quelque côté qu'on envisage l'individu, vous voyez les deux éléments, matière et vie, être

les excitateurs de l'intelligence, c'est-à-dire de l'élément Esprit.

A l'état d'homme l'individualité est complète ; l'intelligence peut agir avec liberté ; l'imagination qui n'existe pas chez l'animal, lui est acquise, elle est le fruit du développement de l'intelligence. L'instinct n'a pas progressé, il est toujours le même, mais l'imagination est encore aiguillonnée par lui, afin de prévenir les besoins, la souffrance et tous les désagréments d'une terre peu fertile, et peu agréable par son climat.

L'intelligence n'a donc pas son point de départ dans l'instinct ; aussitôt que la vie est prépondérante dans l'individu, l'instinct est dans toute sa force ; il ne s'est pas développé, nous pouvons en conclure que c'est un don que Dieu lui a dévolu. Quant à l'intelligence, elle est plus longtemps à apparaître, parce que l'essence spirituelle la comporte, mais il faut qu'elle la crée à son usage, ou plutôt qu'elle se l'approprie.

L'intelligence est donc un attribut de l'Esprit qui lui appartient en propre, et dont Dieu ne lui a donné que les matériaux. La différence d'origine est profonde ; l'instinct disparaît à la désagrégation de l'individu complexe, rien ne peut plus se produire par le besoin ou l'instinct, seul l'Esprit reste avec son intelligence entière, libre et active. L'Esprit épuré n'a plus besoin des deux éléments qui ont accompagné le sien, pas plus que les besoins, l'instinct ne le suit dans les hautes sphères de son domaine. Mais son intelligence est l'attribut qui lui reste et le seul qui puisse le rapprocher de Dieu.

JOBARD.

*Remarques par le Dr D. G.* — Je crois avec M. Agassiz « que  
« toute apparition d'une espèce nouvelle, à quelque degré de l'é-  
« chelle des êtres qu'elle appartienne, depuis le règne végétal  
« jusqu'au règne humain, a été le produit d'une volonté aussi libre  
« que celle en vertu de laquelle Racine a écrit la tragédie de Phè-  
« dre. Cette volonté libre est la vraie cause de la *détermination*,  
« la science ne peut que constater les faits. Se laisser guider uni-  
« quement par eux, c'est lâcher la proie, pour courir après l'ombre » .  
J'ajoute après avoir lu la *Revue* d'avril, que si M. Ribbot acceptait la  
réincarnation, vous auriez le plus vaillant et le plus savant cham-  
pion de nos doctrines, et il n'en est pas éloigné du tout.

En parlant de l'Esprit, M. Jobard dit : « *La matière lui a fourni, de son côté, l'individualité qu'il ne POSSÉDAIT PAS* », ce ne peut être que par le phénomène *de la détermination*. Je demande une expli-

cation là-dessus, car, au fond, nos idées sont exactement les mêmes pour le développement de l'Esprit; ce qu'il appelle instinct, est ce que j'appelle fluide animal; ce qu'il appelle Esprit, est ce que j'appelle le fluide harmonique; je les montre à travers la série organique, et par le fluide divin, je fais voir la source des futures destinées que Dieu réserve au fluide harmonique. Je détermine donc quelque chose; suis-je dans le vrai? je n'en sais rien, je cherche, et vous offre le résultat de mes recherches. Je trouve que notre excellent père de l'espace ne détermine pas assez. La masse fluidique matérielle, la masse fluidique vitale, la masse fluidique spirituelle, doivent coexister en vertu d'une loi pour former, déterminer leurs individualités. Dans la science, il y a aujourd'hui deux ordres d'idées, *la Panspermie* et *l'Épigénèse*, pour expliquer la création; je me suis rallié à l'épigénèse qui me paraît la plus rationnelle, et j'ai écrit ce que je vous ai envoyé. M. Jobard ne pourrait-il pas mieux préciser la loi qui le guide dans son étude?

Je conseille à ce groupe qui veut bien s'occuper de cette question, de lire en réunion le livre *De l'hérédité*, dont je vous ai parlé, par M. Ribbot, et de poser, à mesure qu'ils avanceront, des questions à M. Jobard; ils trouveront là les questions toutes posées. Ce livre est de la vraie science spirite ou je ne m'y connais pas, l'étude se borne à fixer les effets produits par l'Esprit sur le corps, d'où hérédité. Au mot hérédité joignez le mot incarnation, et c'est du Spiritisme le plus pur.

---

### Les oubliés.

Médium, Mme Georges C\*\*\*. — 7, rue de Lille, janvier 1873.

Ne croyez pas qu'il soit indifférent de prier pour les Esprits malheureux. — Nous qui souffrons dans l'angoisse de l'incertitude, où trouverons-nous un appui, si ce n'est dans la consolation vraiment fraternelle de la prière?

Vous qui appelez à la lumière, à la paix, au bonheur, les plus humbles et même les plus coupables de la terre, pouvez-vous délaissés ceux qui, hier encore, étaient parmi vous, et qui aujourd'hui séparés par l'abîme de la mort, n'ont nul secours à espérer et ne vous demandent dans leur détresse qu'une pensée qui les rappelle au souvenir de ce qu'ils ont été? La prière pour les âmes envolées, oh! c'est plus que l'or, plus que les jouissances, plus que tout bienfait, c'est une lueur céleste dans la nuit de nos doutes et de nos remords; c'est la force sympathique qui fait éclore les bonnes réso-

lutions, qui fond notre dureté sous la flamme de notre repentir.

Frères qui croyez, soutenez-nous de votre force, de votre foi, de votre amour, priez pour ceux qui n'osent élever leur voix et qui tremblent, encouragez les Esprits qui ont un droit bien grand sur vous : celui de leur souffrance et de votre charité. LES OUBLIÉS.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

### **Le Petit Dictionnaire de morale.**

Nous avons déjà recommandé à nos lecteurs le *Petit dictionnaire de morale*, par madame Méline Coutanceau; le titre indique par lui-même le but que veut atteindre notre honorable sœur en croyance.

Elle a voulu, sous la forme la plus concise et la plus simple, mettre à la portée de tous les principes généraux de la morale, en donnant aux mots, dont elle interprète le sens avec infiniment de tact et de mesure, la portée intelligente et instructive qu'ils renferment. Comme le dit fort justement madame Coutanceau dans sa préface : « En morale, la modération est la véritable justice. C'est cette pensée que j'ai tenté de réaliser dans le cours de cet ouvrage. Je laisse à de plus grands que moi le soin de flageller les vices ou de célébrer dignement les vertus qui dépassent le niveau moyen de l'humanité. » Et plus loin : « J'offre une étude et non pas un sermon. Je n'ai pas l'autorité nécessaire pour enjoindre à mes semblables de se corriger; je leur demande seulement de réfléchir, persuadée que cela suffira au plus grand nombre pour que la vérité vienne éclairer leur âme et l'amour du bien se fixer dans leur cœur. »

Ce que promet l'auteur est contenu dans ce volume in-12 de 284 pages, dont la lecture est attrayante, facile et surtout instructive. A la lettre A, elle donne la valeur des mots *Abandon, Ab-irato, Abondance, Absence, Accointance, Accord, Accueil, Activité, Adresse, Affabilité, Affaires, Age, Agilité, Agrément, Aigreur, Aisance, etc., etc.*, et chaque lettre de l'alphabet présente ainsi un sujet traité *ex professo* par une âme délicate et un grand cœur. Nous donnons un exemple, et voici la teneur du mot *Savoir* :

« Le savoir est indispensable au développement et au progrès de l'intelligence; il sert de base au jugement, éclaire notre raison, élargit nos idées, charme nos loisirs quand nous sommes favorisés de la fortune, et nous vient puissamment en aide quand elle nous est contraire. Les débuts en sont pénibles et causent les premiers chagrins de l'enfance, mais peu à peu l'étude devient plus facile et plus attrayante; elle ouvre sans cesse des horizons nouveaux, excite encore la curiosité en la satisfaisant, et ses plaisirs, toujours sans mélanges, ne laissent jamais de regrets.

« Les plus heureuses dispositions demandent à être cultivées. Ce n'est pas assez de les avoir acquises par le travail; pour les conserver, il nous faut travailler encore. Il semblerait cependant que nos facultés, ayant pour origine l'instruction possédée dans nos précédentes existences, nous dussions les retrouver entières; qu'un Esprit ayant été un homme instruit dût apporter, en naissant, une science profonde, des talents accomplis, des connaissances complètes. S'il avait déjà vécu et appris, me dira-t-on peut-être, il reprendrait ses études au point où il les a laissées et se perfectionnerait encore sans perdre, à chaque retour sur la terre, une dizaine d'années à un travail inutile. Quand on cherche, comme on doit toujours le faire, à asseoir ses convictions sur des preuves, ces objections se présentent tout naturellement à la pensée, mais elles ne sont que spécieuses et ne supportent pas l'examen. Le souvenir de l'Esprit subsiste seul; le corps nouveau qu'il vient animer ne peut porter l'empreinte de pensées et d'impressions auxquelles il n'a eu aucune part. L'œil de l'enfant ne peut reconnaître les caractères de l'écriture qui frappent en effet ses sens pour la première fois, et son cerveau ne peut ni manifester, ni comprendre les connaissances d'un adulte. Nous ne revenons pas dans ce monde comme nous

l'avons souvent quitté, dans la pleine possession de nos forces; l'Esprit doit subir les conséquences de l'imperfection de son corps et de son développement graduel. Lui-même, d'ailleurs, a oublié, dans l'intervalle d'une existence à une autre, les formules de la science terrestre; il doit s'y plier d'abord et y façonner ses organes, puisqu'il ne peut plus rien sans leur secours. Voilà pourquoi nous sommes obligés, à chaque incarnation nouvelle, de reprendre les éléments de toutes les études; mais le fruit de nos labeurs n'est jamais complètement perdu; l'Esprit voilé s'illumine, retrouve ce qui n'était qu'obscurci et, à moins d'être châtié pour en avoir fait un mauvais usage, peut aller bien au delà. »

L'œuvre de madame Méline Coutanceau peut être placée dans toutes les mains, et nous lui souhaitons un véritable succès, parce que chaque lecteur aura bénéficié de cette douce et agréable science distribuée par la main d'une dame honorable, sympathique, à l'esprit fraternel.

Se trouve à la librairie spirite, 7, rue de Lille.—2 fr. 50.

#### Notes sur des recherches, par William Crookes.

Nous avons annoncé cette brochure intéressante, que nous avons traduite de l'anglais; elle est composée par M. William Crookes, chimiste éminent et membre de la Société royale de Londres; elle contient 32 pages. Là, un matérialiste, dont la réputation scientifique est européenne, inscrit la froide vérité, c'est-à-dire le résultat de longues et sérieuses expériences. M. Crookes remet ainsi entre les mains de tous les spirites une arme puissante contre leurs détracteurs, car, avec ces trente-deux pages de faits accablants, pleins de lumière, les adeptes d'Allan Kardec peuvent répondre aux prêtres et aux esprits forts, et même à tous les serviteurs du progrès, que la *Revue spirite* et les ouvrages fondamentaux de la doctrine n'ont toujours présenté la réalité des phénomènes qu'après les avoir atténués sagement. Il appartenait à un chimiste de donner, après ses minutieuses investigations, cette preuve que la série de ses expériences peut accentuer le mouvement de notre philosophie, en prouvant qu'elle ne repose pas sur des idées abstraites, mais bien sur des bases scientifiques sérieuses.

Allons, frères de France et de tous les pays, demandez les Notes de M. Crookes pour donner une nouvelle impulsion à notre doctrine, pour imposer silence aux ignorants et aux insulteurs intéressés.

Cette brochure se trouve à la librairie spirite, 7, rue de Lille.— Deux feuilles in-8°, 50 centimes.

*La Fraternité spirite et littéraire*, directeur, M. Malvezin, 35, rue Molière, à Paris. — Abonnement : un an, 6 fr.; six mois, 3 fr. 50. On fractionne l'abonnement par trimestre. — Paraît tous les dimanches, une feuille de 4 pages.

#### AVIS IMPORTANTS

La *Revue spirite* commencera sa dix-huitième année au mois de janvier prochain. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver de retard et recevoir leurs cahiers mensuels, doivent renouveler leur abonnement avant le 31 décembre 1874. Pour éviter à l'administration de la *Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec* l'obligation de cesser le service de la *Revue* à des frères avec lesquels elle est en communication de pensées, il serait urgent, de la part de nos amis, d'adresser un mandat-poste ou une valeur à vue sur Paris, à l'ordre de M. Leymarie, 7, rue de Lille.

Le médium M. Firman prévient messieurs les chefs de groupe qu'ils peuvent lui adresser chez lui, 8, place de la Madeleine, une demande pour une soirée gratuite qu'il ira donner au domicile choisi par le demandeur; le but de M. Firman est de faire constater divers phénomènes remarquables par les spirites que leurs occupations retiennent près de leur atelier. Nous remercions ce médium pour sa bonne et fraternelle pensée.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.